

If we would inhabit a threshold/ Si nous habitons un seuil

— par Lotte Arndt

Franchir un seuil équivaut à établir une limite. Se trouver d'un côté ou d'un autre. Dedans ou dehors. Faire partie ou être exclu.e. Se retrouver dans des alternatives qui s'opposent. Le seuil y figure comme le trait physique, localisable, unitaire par lequel le passage se fait sans même le frôler. Mais il est aussi bien souvent la limite par laquelle le passage est rendu impossible, limite qui empêche, retient, repousse, sépare.

Or, si nous habitons le seuil, il s'avèrerait divisible à l'infini. Il glisserait en permanence, se décomposerait dans des bordures suturées, plurielles, discontinues et mobiles, en constante transformation. Il ne cesserait de multiplier les points de passage qui se défèreraient déjà en se dessinant. Il ne fournirait jamais un fondement constant et solide, mais une zone parfois opaque, sans certitudes, parfois éparpillée en mille éclats, resplendissants, attirants et dangereux.

Le présent projet propose de se tenir dans ce glissement permanent, en rapprochant deux sphères qui paraissent dans un premier temps éloignées, voir opposées : les objets patrimonialisés dans les musées d'ethnographie et d'histoire naturelle ; et le besoin fondamental d'habiter, au sens large, comme une nécessité de premier ordre, une condition *sine qua none* pour les êtres sociaux d'être chez soi dans la société au sein de laquelle ils_elles évoluent.

Ce croisement part d'un constat consternant : alors que pour beaucoup d'humains il est actuellement impossible d'atteindre une situation où ils elles sont en sécurité, que la précarité et la vulnérabilité de la vie augmentent dans les économies néolibérales compétitives, les régimes frontaliers mortifères, les politiques étatiques répressives, les crises environnementales globales et les conflits armés, les musées fournissent des lieux sécurisés où les objets qu'ils abritent sont gardés avec attention et soin. Les collections muséales semblent aujourd'hui bénéficier d'une position privilégiée.

C'est peut-être précisément ce régime de préservation qui provoque un décalage criant entre les musées et des pans considérables de la société. Les musées sont en effet pétrifiés par la conservation, souvent porteurs de violences passées ou réceptacles des butins de vols historiques (particulièrement pour les musées ethnographiques), ou encore associés étroitement avec les forces hégémoniques de leur temps. Comment peut-on dès lors penser ces collections afin qu'elles participent à l'élaboration d'une société qui permettrait la participation de tou.te.s celles et ceux qui le désirent ?

En France, la fondation du musée (du Louvre, en premier lieu) comme un espace public, dédié à l'instruction des citoyens et à la canonisation d'une histoire collective, coïncide avec la Révolution Française : elle est par conséquent étroitement liée à la promesse de l'universalisme républicain, idéologie constitutive censée garantir la cohésion sociale jusqu'à aujourd'hui. Les collections

contredisent pourtant en partie cette aspiration : certaines de leurs composantes ont été rassemblées dans le contexte de relations asymétriques de pouvoir, notablement pendant la période coloniale. Elles se retrouvent incorporées dans le patrimoine culturel français alors même que de nombreux membres de leurs sociétés de provenance, sont aujourd'hui illégalisé.e.s, criminalisé.e.s et chassé.e.s du territoire français.

Pour aller plus loin, en contradiction avec leur devoir d'éducation public, les musées se sont progressivement mis à commercialiser les visites, dans des villes globales qui cherchent à capitaliser leurs points d'attraction pour attirer les flux de la consommation touristique. Dans ce processus, les collections sont progressivement devenues des ressources dans la concurrence entre des sites d'une culture événementielle pour l'attention d'un public payant.

Simultanément, dans la société française de plus en plus polarisée (sur le plan politique, économique et culturel), les promesses républicaines de liberté, égalité et fraternité qui ont vu le jour ensemble avec la conception du musée public à la fin du 18^e siècle, sont elles-mêmes questionnées, et fréquemment accusées de dissimuler les inégalités sociales plutôt que de favoriser leur dépassement. Si c'est sous le régime républicain que les objets intègrent les collections et deviennent des composantes matérielles inaliénables de l'identité nationale (du patrimoine) comment pourrait-on penser une collection en vue du désir d'une société caractérisée par sa capacité d'accueillir, de transformer, de co-habiter, de protéger et d'apporter du soin ?

A Paris, à l'heure où se prépare ce programme, plus d'un millier de migrant.e.s arrivé.e.s de zones ravagées par la guerre et provisoirement installé.e.s dans des campements de fortune, sur les trottoirs du 19^e arrondissement dans le nord de la ville, se font déloger par la force, à coups de matraque et à tirs de gaz lacrymogène, perdant en quelques minutes le peu de biens qu'ils possédaient, et se retrouvant à devoir recommencer – encore – à zéro. L'exécutif inscrit ici la division entre les personnes légitimement présentes dans la ville, et celles à qui le droit de séjour, le droit d'une existence sociale est défendu. A quelques mètres de ce lieu de crime étatique impuni et prolongé, s'initient les amusements estivaux de *Paris plage* sur les bords du bassin de la Villette. Alors que les corps des uns tournent joyeusement au rythme de la salsa, ceux des autres reposent à même le bitume. Si ce sont d'abord les corps qui sont touchés dans leur exposition inégale, c'est le lien social qui est atteint dans son essence.

A l'aune de la question posée dans le cadre de cette résidence, il est impossible de ne pas se rappeler les images mises en circulation par l'Élysée à peine deux mois plus tôt. Quand fin juin 2016 les crues inhabituelles de la Seine menaçaient d'envahir les dépôts et le rez-de-chaussée des grands musées parisiens situés au bord du fleuve, le Président de la République se rendait lui-même sur les lieux pour apporter son soutien aux équipes mobilisées en urgence pour secourir les trésors culturels nationaux.

Tisser des liens à partir de la Villa Vassilieff

Les deux journées d'étude qui concrétiseront les interrogations du projet proposent d'investir la zone trouble du seuil en revisitant deux aspects intimement liés à l'existence historique de la Villa Vassilieff, et d'en tirer des liens vers de possibles répercussions contemporaines. Le lieu et les vécus qu'il a abrités au début du vingtième siècle — en l'occurrence, ses connexions avec le courant primitiviste ainsi que l'atelier transformé en cantine — seront pris comme point de départ pour tisser les multiples fils de récits qui attendent leur invention, leurs croisements, et leur traduction dans le présent.

Dans un premier temps, la maison recouverte de rosiers, située à proximité immédiate de Montparnasse et lieu de fréquentation de l'avant-garde artistique des premières décennies du vingtième siècle, sera envisagée sous l'aspect de son imaginaire de l'altérité. Ancien atelier de l'artiste Marie Vassilieff (qui participa activement au courant cubiste par sa peinture ainsi qu'à l'investissement moderniste de la forme populaire des poupées par son activité plastique¹), la Villa renvoie, par le biais des artistes qui la fréquentaient (Picasso en première ligne) et les tendances esthétiques qu'ils promouvaient, à l'histoire des appropriations asymétriques du primitivisme. Il sera moins question de trouver les traces de ce courant dans le travail de l'artiste elle-même². Plutôt, un lieu renvoyant vers un autre, et ouvrant sur l'une des branches du réseau étendu de connexions dans lequel les artistes résidant à Paris ont évolué depuis longtemps, cette piste mène vers le musée du Trocadéro (à partir de 1878), futur musée de l'Homme (à partir de 1937) avec son histoire complexe et contradictoire. Dépositaire d'objets appropriés dans des conditions souvent violentes en contexte colonial (dont les 3500 objets recueillis pendant la mission Dakar-Djibouti en 1930-1931 ne sont que le lot le plus connu), le musée fut aussi propulseur d'une notion universaliste de l'humanité, tout en maintenant un différentialisme culturel poussé³. Ce musée a été l'un des hauts-lieux d'inspiration pour les nombreuses et nombreux artistes du quartier de Montparnasse. Peut-être n'est-il pas fortuit que les trois chapitres qui structurent l'exposition permanente du Musée de l'Homme depuis sa réouverture récente en 2015 coïncident avec le titre d'un tableau de Paul Gauguin, *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*, peint à Tahiti en 1897-1898⁴. L'exotisme — ce fantasme selon lequel il serait possible de trouver les réponses aux questions existentielles de l'humanité en considérant l'état pur et non faussé dans lequel vivraient soi-disant des sociétés non-occidentales enviées, admirées, mais aussi dédaignées — s'inscrit comme un motif inconscient dans les couloirs du musée qui souhaite pourtant propager le message le plus universaliste possible.

La construction des discours et pratiques artistiques autour de l'altérité dans le cadre du primitivisme a fait l'objet de nombreuses analyses ces dernières

¹ Voir Catherine Gonnard/Elisabeth Lebovici : *Femmes/artistes, artistes femmes. Paris, de 1880 à nos jours*, Paris, Éditions Hazan, 2007.

² Voir à ce sujet Julie Richard : *Les poupées de Marie Vassilieff*. Mémoire de Maitrise, Université du Québec, Montréal, 2016, p. 80-87.

³ Ces collections se trouvent aujourd'hui réparties entre le Musée du Quai Branly, le Mucem, et le nouveau Musée de l'Homme. Une partie des collections anthropométriques demeure au Muséum de l'Histoire naturelle.

⁴ Voir l'analyse de cette utilisation et de l'omission de sa source par Nathan Schlanger : « Back in business: history and evolution at the new Musée de l'Homme », *Antiquity*, 2016.

décennies⁵. En France, l'appropriation des artefacts par les artistes occidentaux fascinés, souvent peu soucieux des effets de pouvoir exercés par leur incorporation symbolique, ou physique, a été grandement influencée par les collections des musées ethnographiques et d'histoire naturelle. Si les emprunts permettent des dynamiques culturelles riches, des incorporations et transformations infinies, les appropriations unilatérales ou asymétriques par les uns, qui s'accompagnent souvent d'expropriations des autres, rompent au contraire la réciprocité qui conditionne un troc serein.

Un siècle après la ruée primitiviste, les objets ethnographiques continuent d'être exposés dans une perspective représentative (l'objet prend la place d'une culture, d'une communauté) ou esthétisante (l'objet est considéré comme une œuvre d'art, ses valeurs esthétiques sont mises en avant et le contexte de son appropriation disparaît) — bien que leur plus grand nombre soit gardé dans des réserves, lourdement empoisonné par des insecticides et d'autres conservateurs⁶. Le régime de patrimonialisation, attribuant un statut d'inaliénabilité aux objets ayant intégré les collections françaises, cautionne le contrôle prolongé par les institutions détentrices. Contrôle incontesté qui s'avère d'autant plus nocif s'il s'agit d'objets liminaux, à cheval entre le sujet et l'objet, tels les restes humains et les animaux empaillés qui demanderaient des traitements spécifiques, appelant souvent à leur identification, leur restitution dans des contextes qui en prennent soin, et leur enterrement.

Après quelques cas isolés de restitutions, et un grand colloque au sujet des restes humains tenu en 2008 au Musée du Quai Branly (sans grands effets sur la pratique de la conservation et d'exposition des restes humains et animaliers dans les musées en France), plusieurs initiatives mettent aujourd'hui en cause le statut quo : la République du Bénin réclame la restitution d'une partie des biens culturels provenant de son territoire⁷ ; une initiative menée par l'écrivain et journaliste Brahim Senouci s'emploie à contester le maintien dans les collections du Musée de l'Homme de crânes d'Algériens décapités lors de la bataille de Zaatcha en 1849 alors qu'ils résistaient à la colonisation française⁸ ; une chercheuse basée à Casablanca enquête sur les crânes de Malgaches décapités dans les collections du Musée d'Histoire naturelle⁹ ; et des voix critiques s'élèvent face à l'exposition

⁵ Voir par exemple : Petrine Archer : *Negrophilia: Avant-Garde Paris and Black Culture in the 1920s*, London and New York, Thames and Hudson, 2000; Bettina von Lintig, Kerstin Pinther, Tobias Wendl (eds.) : *Black Paris*, Hammer Verlag 2006 ; Simon « Picasso, Africa and the Schema of Difference », in Sarah Nuttall (éd.), *Beautiful/Ugly*, Durham, Duke University Press, 2006 [2003], p. 30-59.

⁶ Voir la vidéo *Forms of Absence* (2014) de Kapwani Kiwanga et le récent texte de Clémentine Deliss : « Occupy Collections! Clémentine Deliss in conversation with Frédéric Keck on access, circulation, and interdisciplinary experimentation, or the urgency of remediating ethnographic collections (before it is really too late) ». *South as a State of Mind*, spring 2016.

⁷ Marie Royer : « Le Bénin réveille la notion de biens culturels mal acquis », *Le Point Afrique*, 2 août 2016, http://afrique.lepoint.fr/culture/le-benin-reveille-la-notion-de-biens-culturels-mal-acquis-02-08-2016-2058565_2256.php

⁸ Rosa Moussaoui : « Algérie : les crânes de l'amnésie », *L'Humanité*, 12 juin 2016, <http://www.humanite.fr/algerie-les-cranes-de-lamnésie-608988>

⁹ Klara Boyer-Rossol : « Le Muséum d'histoire naturelle abrite-t-il le crâne d'un roi malgache tué par la France au XIXe siècle ? » *Le Monde*, 12 août 2016, <http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/08/12/le-musee-de-l->

outrancière de moulages raciaux dans la nouvelle exposition permanente du Musée de l'Homme¹⁰. Autant d'initiatives à soutenir, à promouvoir, à amplifier.

Et si le chemin qui nous ramène vers la Villa Vassilieff nous permettait d'imaginer d'autres pratiques ? Que se passe-t-il quand les artefacts résistent à la place qu'on leur accorde ? Quelles possibilités ouvre la contestation du statut figé de ces objets muséalisés ? Changer la relation à l'exposition des objets et les envisager sous l'aspect de la place que pourrait ou non leur accorder la société contemporaine — société dans laquelle les limites entre le dedans et le dehors, le soi et l'autre ont largement changé, et qui appelle de plus en plus à défaire les délimitations rigides — permettrait peut-être de pouvoir imaginer un autre futur.

Ce texte a été écrit par Lotte Arndt dans le cadre de sa recherche au sein du Goethe Institut Fellowship, programme de bourses à destination de commissaires d'exposition allemands créé conjointement par le Goethe Institut et la Villa Vassilieff.



homme-abrite-t-il-le-crane-d-un-roi-malgache-tue-par-la-france-au-xixe-siecle_4981732_3212.html#mr1AAYjR3lhbW5xD.99

¹⁰ Voir les articles de Nathan Schlanger : « Back in Business », *Antiquity*, 2016 ; et Olivier Vayron : « Le nouveau Musée de l'Homme », manuscrit non publié, 2016.